

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.61826

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

widerlegen durch ihre Grundidee vom grundsätzlich »konservativen Charakter« der vorrevolutionären Salonkultur, verbauen ihr dann allerdings davon abweichende, differenziertere Sichtweisen. Erst im dritten Teil des Buches, in dem Pekacz auch andere als normative Quellen zu Rate zieht und die konkrete Kontroverse (hier: um die Oper) und deren sozio-politische und kulturelle Bedingungen fokussiert, erweist eine größere methodische und interpretatorische Offenheit die Vielschichtigkeit, Widersprüchlichkeit und Dynamik nicht nur der Stellung von Salonieren im Kontext der französischen Eliten des 18. Jhs., sondern auch der Bedeutung von Geschlecht als grundlegender Kategorie des moralischen, ästhetischen und politischen Denkens und der sozialen Praktiken (nicht nur) der Aufklärung, die impliziert, daß es nicht »die« Rolle von Frauen in den Salons bzw. »die« Funktion der Salons im Hinblick auf »die« Aufklärung, »die« Emanzipation der Frauen oder was sonst immer geben kann, sondern daß sich deren Bedeutung(en) und Tragweite immer erst im konkreten historischen Kontext erschließt, dann aber zu einer erheblichen Revision unseres Geschichtsbildes beitragen kann und muß.

Claudia OPITZ, Basel

Bärbel RASCHKE (Hg.), Der Briefwechsel zwischen der Herzogin Luise Dorothee von Sachsen-Gotha und Voltaire (1751–1767), Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 1998, XXXIV–346 S. (Transfer. Deutsch-Französische Kulturbibliothek, 8).

Cette traduction allemande, d'après l'édition Bestermann de la correspondance de Voltaire, est augmentée d'une introduction et d'un appareil de notes explicatives (p. 257–334). Dans l'introduction (p. VII–XXXIV), B. Raschke retrace l'histoire de la correspondance de Voltaire avec la duchesse de Saxe-Gotha. Les germanistes des XIX^e et XX^e siècles ont souvent décrit Luise Dorothee comme la représentante d'un nationalisme allemand de coloration prussienne. B. Raschke veut défendre l'idée d'une *Aufklärung* francophone, aristocratique et féminine pour ainsi dire escamotée par l'historiographie allemande récente qui s'est concentrée, selon B. Raschke, sur l'*Aufklärung* bourgeoise et son projet »chimerique« de »littérature nationale« et de »nation allemande« (p. X): »Les représentantes de la noblesse allemande ont apporté une contribution culturelle jusqu'à présent sous-estimée à l'histoire de l'*Aufklärung*« (p. XII).

Luise Dorothee, fille d'Ernst Ludwig de Meiningen, est née en 1710, a été mariée en 1729 à son cousin Friedrich, qui devient duc de Gotha en 1732. Elle a eu quatre enfants: la mort de l'un d'entre eux, son fils aîné Friedrich (1735–1756), est mentionnée dans la correspondance avec Voltaire, sans grande émotion de part et d'autre: il est vrai que le ton de cette correspondance n'est guère personnel. Le duché de Saxe-Gotha, qui compte 15 000 sujets, est gouverné selon les »principes« de l'absolutisme éclairé. Le duc, plutôt favorable à Frédéric II de Prusse, est contraint au début de la Guerre de Sept Ans de livrer un contingent de 600 hommes à l'Empire en guerre contre le roi de Prusse – et de 800 hommes au roi d'Angleterre et duc de Hanovre en guerre contre la France. La duchesse, de formation philosophique allemande (Leibniz, Wolff), lit les grands auteurs français et anglais de son temps, reçoit pour beaucoup d'argent les correspondances de Raynal, de Grimm et d'autres, appartient à un »Ordre des hermites de bonne humeur« (1739–1759) autour duquel s'organise la vie intellectuelle de la petite élite aristocratique du duché et s'occupe d'assez près de l'éducation de ses fils: on n'a aucun document concernant celle de la fille (p. XVIII), un blanc révélateur et peu propice à étayer la thèse, pourtant avancée, d'une culture authentiquement féminine des milieux aristocratiques allemands.

C'est Voltaire qui, de Potsdam, inaugure la correspondance en 1751, pour se préparer une position de repli, car la brouille avec Frédéric II s'annonce et avec elle la perspective d'un

départ précipité de la résidence prussienne. En 1753 Voltaire passe quatre semaines au château de Friedenstein dans le duché de Gotha, avant de subir l'humiliation de plusieurs semaines de prison à Francfort sur le Main: l'ambassadeur de Frédéric II dans cette ville libre d'Empire avait interprété »à la prussienne« un ordre de son souverain désireux de récupérer les écrits de sa plume en possession de Voltaire. Ce dernier n'a plus jamais revu Luise Dorothee, qui est morte en 1767. La duchesse de Saxe-Gotha a joué un rôle d'intermédiaire dans la correspondance secrète de Voltaire, qui se met en 1760 au service de la politique française et tente (en vain) d'aboutir à une paix séparée avec la Prusse. Ces lettres, au chiffage incertain, sont piquantes: ainsi, Voltaire écrit à »Mademoiselle« (la duchesse de Saxe-Gotha) et mentionne une certaine »Mademoiselle Friderici« qui aime les beaux garçons (lettre du 21 mars 1760), allusion transparente aux mœurs du Philosophe de Sans-Souci. A l'instigation de Mme d'Épinay, Diderot a fait le plan du monument funéraire de Luise Dorothee et de son époux.

La traduction allemande permet quand même de se faire une bonne idée de l'inégalité intellectuelle des deux correspondants: le style, souvent courtisan et presque toujours éblouissant, de Voltaire forme un curieux contraste avec l'admiration un peu scolaire de Luise Dorothee, qui sollicite régulièrement le jugement du grand écrivain, surtout quand il s'agit d'écrits »scandaleux« (»De l'Esprit«, »Du Contract social«, les œuvres de Meslier): à l'évidence, Voltaire, sûr du soutien de sa correspondante pour les affaires qui le concernent, parvient plus d'une fois à se dérober. Cette correspondance confirme l'énorme retentissement de Voltaire et de ses écrits dans les cours protestantes du Saint Empire, et, parallèlement, le peu d'intérêt de ces cours pour leur littérature nationale »naissante« jusqu'en 1767, date de la mort de la duchesse: il est vrai qu'on ne lit guère de nos jours les œuvres de Klopstock et du jeune Lessing, les seules qu'on pût opposer jusqu'à »Minna von Barnhelm« et aux premières productions du »Sturm und Drang« à la »mode française« des cours allemandes. B. Raschke a raison de dire que Lessing se méfiait d'une collaboration des auteurs allemands avec les cours allemandes. Cependant, quand Lessing raille Gottsched parce que ce dernier s'est empressé de rapporter la nouvelle de son entrevue de 1758 avec Frédéric II, il faut aussi faire la part de l'envie et de l'hostilité contre la position de *leader* littéraire qui était celle de Gottsched à l'époque. Lessing lui aussi a voulu ou dû fréquenter les princes, à Brunswick notamment, mais à un »moindre niveau« que Gottsched et Gellert qui eurent droit à une entrevue avec le roi de Prusse. Quant à Gottsched, il a été aussi indépendant que pouvait l'être un intellectuel allemand de l'époque vis-à-vis des princes, et peut-être plus que Lessing, qui, de toute sa vie, n'a jamais connu l'indépendance financière, relative, du professeur d'université de Leipzig. Pour prendre l'exemple d'un auteur qui intéresse notre duchesse, c'est Gottsched qui préface une traduction allemande de »De l'Esprit«, et non Lessing ...

On déplore, dans l'appareil de notes explicatives, des fautes d'orthographe dans les citations et les titres français et, dans la traduction, de petites erreurs (»Ich fahre in *den* Elsaß«, p. 49). D'autres inexactitudes historiques: remplacé en 1771 par un »Parlement Maupeou«, le Parlement de Paris, a été rétabli en 1774, continuant de saper les fondements de la monarchie française, notamment lors de l'Affaire du collier de la Reine (p. 330); la dynastie Hohenzollern n'était pas calviniste depuis 1439 (p. 277), mais depuis la conversion en 1613 de Johann Sigismund; l'édit de Nantes date de 1598, et non de 1658 (p. 289). »Alles ist gut« (traduction de »Tout est bien«) désigne certes l'optimisme de l'*Aufklärung* (p. 290), mais est surtout la version voltairienne de vers de Pope: »And, spite of pride, in erring reason's spite / One truth is clear: Whatever Is, Is Right« (»Essay on Man«). La lecture de cette correspondance confirme l'idée selon laquelle la littérature et la pensée allemandes, étroitement liées au mouvement européen des Lumières, se développent ailleurs que dans les cours du Saint Empire, contribuant à cimenter la représentation d'une unité culturelle, avant d'être politique, de la nation. La noblesse francophone d'Allemagne ignore pour l'instant cette

évolution. Dans ces milieux l'*Aufklärung*, comme mouvement allemand, se résume aux noms de Leibniz et de Wolff, et l'on se tourne vers les grands auteurs français, qu'on admire, souvent de loin, et qu'on entretient. Après la mort de Voltaire et l'émergence dans les années 70 et 80 d'une scène littéraire allemande vivante et surtout à l'époque de la Révolution française, la culture française des cours allemandes (de même que celle du Refuge) disparaît assez vite, dernier reliquat d'une Europe princière et aristocratique qui, pendant plus d'un siècle, aura singé Versailles et les salons parisiens.

François GENTON, Grenoble

Uwe HENTSCHEL, Studien zur Reiseliteratur am Ausgang des 18. Jahrhunderts. Autoren – Formen – Ziele, Frankfurt a. M., Berlin, Bern, New York, Paris, Wien (Peter Lang) 1999, 285 p. (Studien zur Reiseliteratur- und Imagologieforschung, 4).

Quand on étudie la littérature des voyages du XVIII^e siècle, on se heurte à la difficulté d'y trouver un dénominateur commun, à cause de l'imbrication intertextuelle – les voyageurs se copiant les uns les autres – et à cause de la juxtaposition nécessairement hétéroclite de leurs observations. Or l'un des grands mérites du germaniste Uwe Hentschel est d'avoir réussi à définir et problématiser plusieurs traits suffisamment caractéristiques des relations de voyage pour qu'elles puissent être comparées efficacement les unes aux autres. Axant son étude à la fois sur l'histoire des mentalités et sur l'analyse du genre, U. H. se place dans la tradition de Peter J. Brenner, Wolfgang Griep, Hans-Wolf Jäger. Il se consacre pour sa part surtout à ce qu'il nomme «le discours» des voyageurs, à leurs principes et méthodes d'observation, à l'ajustement de leurs stratégies d'écriture en fonction du contexte et des réactions qu'ils escomptaient de la part de leurs lecteurs.

Son point de départ est le «changement de paradigme» que l'on constate à la fin du XVIII^e siècle, époque où les sciences avaient fait de tels progrès que les spécialistes ne se contentaient plus des chroniques des voyageurs. C'est pourquoi, ces derniers, sans totalement renier l'érudition encyclopédique, préférèrent afficher leurs positions politiques ou poétiques. U.H. en étudie ici les répercussions sur la structure et le style des relations de voyage authentiques, et il ne tient donc compte ni des recueils spécialisés dans l'art du voyage («apodémies») ni des autobiographies ni des romans. Il montre, au moyen de nombreux exemples, que ces écrivains souhaitent que leur lecteur s'identifie à eux: ils insistent sur la vérité de leurs témoignages, travaillent leur expression afin que leurs observations soient aisées à reconstituer et si possible à partager. – Cette remarque nous paraît très judicieuse car elle correspond aux attentes du public qui, tout en s'informant et en se distrayant, avait à l'époque besoin de définir sa nouvelle identité sociale et pouvait s'aider en revêtant, ne serait-ce qu'à titre d'emprunt, le statut d'un voyageur.

U.H. aborde d'abord la question du genre: les voyageurs érudits continuaient à être lus, même si les imitateurs de Sterne amusaient par leur désinvolture sentimentale; les lecteurs simplement curieux et cultivés cohabitaient avec le cercle restreint et élitiste des adeptes du classicisme. Certains auteurs ont su concilier ces aspirations: Forster, Goethe et, à un moindre degré, Campe. Forster, dont U.H. rappelle la polyvalence, croit à la perfectibilité humaine: dans ses «Ansichten», il confronte la théorie du droit naturel aux applications qu'il en observe, et il s'adresse simultanément à l'imagination, aux sentiments et à la raison de ses lecteurs, suscitant l'approbation de Humboldt. Quant à Goethe – et U.H. est ici particulièrement convaincant –, il a écrit peu de relations de voyage car ce genre lui paraissait utilitaire, dépendant de l'actualité, difficile à structurer conformément à son idée. A part ses textes biographiques qui ne sont pas des récits de voyage («Campagne in Frankreich», «Belagerung von Mainz»), Goethe n'a en définitive publié que quelques extraits dans les revues de Wieland ou Schiller: ces rares «tableaux» lui permirent de respecter l'écriture successive,